

nir, deal sa came : la folie."

Saïd Mohamed signe lui la quatrième partie de son récit autobiographique, qui montre comment un gosse placé à l'intersection du quart-monde social, par la branche maternelle et normande, et de l'immigration, par le père marocain, va se coltiner avec la réalité et la mémoire familiale pour trouver "une" issue à défaut de trouver "l'issue". Saïd Mohamed mène un double travail : travail d'introspection et de charge contre une société inhumaine malgré le trompe-l'œil formé par une fine et fragile pellicule civilisationnelle.

La figure maternelle domine cette livraison. Une "grande gueule" sans peur mais pas sans reproche qui a peut-être rendu fou son berbere de mari. Vulgaire certes, abjecte même par certains traits de sa personnalité, elle est mue par un instinct de survie hérité de son propre père, rescapé de la grande boucherie de 14-18. Malgré les ruptures, il y a dans le regard du fiston comme de l'admiration, de la bienveillance pour celle qui détient les clefs de l'histoire familiale, cette "fange" transformée en "biotrope littéraire".

Saïd Mohamed a hérité de la gouaille maternelle, de son esprit rebelle inscrit tel un atavisme, comme de ce sens critique qui le fait regarder la société avec les yeux d'un bulldozer. Mais la violence des coups de butoir contre ce monde est au moins aussi destructrice que celle qui, de l'intérieur, le dynamite.

Saïd Mohamed doit "parler pour ne pas crever". Parler pour dire

les souffrances, les descentes aux enfers, la mort de son pote Mollets-de-coq, le travail dans une imprimerie, la solidarité et l'esprit de camaraderie de ce monde ouvrier devenu un ersatz de la famille absente. Le fils d'immigré reste attentif à ceux qui sont venus d'ailleurs, les réfugiés espagnols ou Si-Hamed, le vieux compagnon algérien de son père, mort dans son village natal au-dessus de Marrakech. Là aussi, la plume est sans illusion : "D'où qu'ils viennent, les nouveaux arrivants dans la basse-cour doivent comprendre que l'antichambre de la République du gallinacé, ne peut être qu'un gros tas de fumier. Et qu'avant d'avoir le droit de chanter la Marseillaise, ils doivent en prendre pour leur grade."

Les mots, chez Saïd Mohamed, sont une arme aussi tranchante que celle qui est maniée sans doute par le Fafa de Benotman : "Pourquoi se retenir ? Défroquer le verbe, empaler la phrase, cra-

cher la formule, éructer l'adjectif, roter à l'aise et se promener avec les roubignolles à l'air." Écrire comme un coup de poing dans la gueule car, si en écrivant "on n'empêche pas que se reproduise un tel schéma de misère, le déni de parole est pire que les actes eux-mêmes". Écrire enfin, "pour survivre à l'histoire et reconstruire encore et toujours".

L'écriture est aussi un refuge chez Abdel Hafed Benotman, qui explique que Fafa "cherchant un territoire vierge que nul ne pouvait fouler, s'était mis à écrire. Illettrés, ses parents ne pouvaient venir saccager cet espace de liberté créé." Avec une justesse de ton et sans jamais donner dans le sensationnel ou l'exotique, Abdel Hafed Benotman raconte une histoire terrible : celle qui conduit un enfant, par la faute des hommes à "douter de l'enfance" et à "déqueuler [un] avenir qui lui [donne] la nausée". Écrire, sans l'illusion d'un matin radieux, écrire dans la souffrance. M. H.

Redemption song Alex Wheatle

Traduit de l'anglais par Nicolas Richard
Au Diable Vauvert, 2003, 355 p., 16,5 euros

► Londres. Cités du Sud de la capitale. Au cœur de la communauté immigrée jamaïcaine. Dans ce magna urbain où le désœuvrement et l'absence de futur colle à la peau, émerge la figure de Biscuit. Le jeune adolescent traîne sa misère entre deals, braquages en tout genre, rivalités des bandes hostiles, terreur des caïds, racisme du National Front et violences policières. La tension dans le quar-

tier est extrême, Brixton est prêt à exploser. Biscuit décompresse à coup de fumette avec les copains et de soirées reggae, à l'écoute des DJ des Sounds systems qui appellent leur auditoire à la résistance. Ce Raskolnikov du South London est plutôt un brave type, tiraillé entre une mauvaise conscience et la nécessité de ramener de l'argent à la maison : "Ouais je sé. Mé faut bien survivre, man. On cause

de l'avenir, mé moi faut que je paye au présent. J'aime pas voir ma mè moi sans le sou." Biscuit aime et couve sa famille, Hortense sa mère, Denise sa sœur et Royston son petit frère. Famille monoparentale en proie au chômage et à l'exclusion comme la majorité des autres foyers de Cowley, "la cité HLM la plus moche du secteur". Biscuit est amoureux de Carol. Elle aimerait bien voir son petit ami arrêter ses plans foireux et signer pour un bien hypothétique contrat d'insertion professionnelle.

Biscuit désire la contenter et ne pas décevoir sa famille. Non seulement l'adolescent est en proie aux doutes quant à son devenir, mais voilà que Denise, en froid avec sa mère plutôt indifférente, a quitté le domicile familial pour rejoindre Nunchaks, la plus belle crapule du secteur : un *dealer*, proxénète et plutôt violent. Pour épancher sa conscience malade et sa culpabilité, Biscuit ne trouve pas le réconfort à l'église, mais du côté du reggae et des prêches de Nelson, un vieux rasta borgne un brin philosophe... La rédemption ne viendra pas du pasteur Thomas mais de Bob Marley : la pensée rasta, mélange d'une prise de conscience identitaire et de la nécessité de s'instruire, plutôt que la religion.

Alex Wheatle décrit le quotidien de ces populations à quelques jours des émeutes qui embraseront le quartier. Description sociale et identitaire de l'intérieur, qui montrent les impasses dans lesquelles se trouve une communauté d'origine immigrée marginalisée. Le tableau est loin d'être univoque et

c'est sans doute l'intérêt de ce roman. Wheatle décrit avec force les processus d'exclusion à l'œuvre et le racisme qui gangrène la société, mais il pointe aussi les dérives engendrées par cette situation chez les jeunes : la délinquance qui commence de plus en plus tôt, les ravages de la drogue ou de l'alcool. Le grand mérite d'Alex Wheatle est de complexifier et d'humaniser le regard porté sur les habitants de ces cités. Au côté des gamins qui se radicalisent, versent dans la violence ou dans une fermeture communautaire anti-Blancs, ou de ceux qui tombent définitivement dans la délinquance et l'argent plus ou moins facile, Alex Wheatle brosse le portrait d'une génération en proie au doute, désorientée : "Putain, qu'est ce que je vé bien pouvoir foutre ?" se demande Biscuit. Mais cette génération cherche aussi à s'en sortir. Refusant les offres piégées et les impasses de la grande Babylone, elle décide de "prendre ses distances par rapport à la maboulerie ambiante" ; autrement dit, de se battre pour s'en tirer. Comme le dit Nelson à Denise : "Tu é jeune, tu as besoin de trouvé lé solutions en toi. L'enseignement t'y aidera é aussi la connaissance de notre grande belle histoire."

Alex Wheatle est lui-même né en 1963 à Brixton. À la différence de Biscuit, il ignore presque tout de sa famille jamaïcaine. Il n'a jamais connu sa mère et n'a rencontré son père qu'à l'âge de vingt-trois ans. L'enfant des quartiers Sud de Londres, ballotté d'orphelinat en orphelinat et de

famille décomposée en famille décomposée, a commencé à écrire au début des années quatre-vingt en envoyant des lettres de soutien à des amis qui se trouvaient en prison. *Redemption song* est une histoire qui tient de bout en bout en haleine, écrite avec brio, aux dialogues toujours justes et qui s'appliquent à restituer le langage parlé des jeunes jamaïcains de Londres. De ce point de vue, la traduction de Nicolas Richad est sans doute une réussite.

Passionné de musique, Alex Wheatle est lui-même DJ dans un Sound system de Brixton. Il a publié trois romans : *Brixton rock*, *East of Acre lane (Redemption song)*, qui a reçu le prix London Arts board new writers, et *The seven sisters*. Alex Wheatle donne à lire une littérature sociale de haute tenue, qui ne cède jamais aux facilités de l'engagement militant. À lire de toute urgence pour cesser de diaboliser (sans idéaliser !) une jeunesse qui a sans doute plus besoin d'aide et de perspectives que de répression musclée et de suspicion entretenue. M. H.